

Intervention Pour La belle Hortense

Le 25 octobre 1998

Si Freud, ressuscitant, avait en main cet opuscule, daté de 1998 et consacré à présenter la psychanalyse comme une érotologie, je ne doute pas de sa réaction amusée. Et aussi un peu étonnée: - «Ah bon, dirait-il à sa façon humoristique, ce n'est pas évident ?».

Brouillage

Il suffit en effet de lire sa correspondance avec Jones, récemment parue, pour se rendre compte, pratiquement à chaque page de ce gros livre, que le trait discriminant, celui qui fait que certains appartiennent à la horde ou ont reçu l'infection et d'autres pas, est toujours le même; et c'est le sexe. Qui reconnaît que ce qu'on appelle « maladie mentale », que ces symptômes qu'on distingue d'autres symptômes parce qu'on sait qu'ils n'ont pas pour origine une lésion organique (tels les actes compulsifs, les phobies, les paralysies hystériques, les angoisses, ..les inhibitions, la plupart des impuissances, des frigidités, mais aussi les hallucinations verbales, les délires schrébériens ou autres, etc.), qui reconnaît que ceci est affaire sexuelle fait partie du mouvement, les autres sont au dehors. C'est aussi limpide et simple que ça.

Or, voici que non! Ça ne l'est plus ! Et sans doute du fait des psychanalystes. Reich, d'ailleurs l'avait déjà noté, qui écrivait que « tout le monde lâche la théorie de la libido ». Rien n'est plus vrai. La libido est quelque chose qu'on a beaucoup de mal tenir, comme chacun le sait d'expérience. Ce sont justement ses possibilités de placement ailleurs, les différentes figures qu'elle peut prendre, c'est cette fluidité, cette variabilité qui explique sa fonction ordonnatrice dans le champ des maladies mentales.

Question à la psychiatrie

Ainsi la psychanalyse pose-t-elle à la psychiatrie la question suivante : reconnaît-elle, elle aussi, le caractère sexuel de ce au regard de quoi elle s'offre comme une médecine ?

Chacun l'aura lu, le livre de Dqle et d'Edel est une exception. Mais ailleurs? Mais là où on prétend, non sans forcer les faits, référer la maladie mentale à des lésions pathologiques qu'elles soient d'ordre anatomique, physiologique, neurologique, génétiques ou autres ? Eh bien ce n'est pas si simple, y compris dans cette psychiatrie «médica-menteuse», qui procède un peu comme quelqu'un qui couperait l'eau dans l'immeuble pour arrêter une fuite dans sa salle de bains. Certes, la fuite n'est plus, mais on ne maintient cette solution qu'en se mentant sur le fait qu'il n'est plus possible de se laver. Eh bien dans cette psychiatrie pharmaceutique on est loin d'avoir réussi à éradiquer toute relation érotique entre soignants et soignés. Les anti-psychotiques agissent sur la libido de ceux à qui on les administre. Sans doute aurez vous lu ce billet d'Eric Favereau dans *Libé* du 22 octobre dernier qui rapporte les conclusions d'une étude récente : près d'un patient sur deux signale des troubles d'ordre sexuel dus aux médicaments. Ceci pour ne rien dire – Dale et Edel sont bien placés pour nous en parler – de la sauvagerie avec laquelle sont traités, dans de nombreuses institutions les liaisons érotiques qui s'engagent entre patients et personnel soignant et qu'on appelle, en psychanalyse, transferts.

L'actuelle réversion

Serrons un peu notre propos. Que s'est-il passé dans le dernier lâchage de la libido auquel les psychanalystes contribuent désormais largement ? Il s'est passé une sorte de réversion qui fait que le savoir censé avoir été généré depuis l'expérience analytique a été mis au compte de ce que Foucault appelle le discours de la bionorme. Foucault, au regard de cette bionorme, revendiquait pour la sexualité un statut d'extraterritorialité. Et la psychanalyse actuelle, comment se situe-t-elle ? Ce qui était, dès Freud, résistance, contestation, prise d'un parti qui était celui de certains exclus a viré, est devenu une force d'appoint non négligeable, un service rendu aux forces bionormalisatrices.

Mais ce qui est important est de repérer le biais actuel de cette réversion. Je vous propose de considérer, rapidement deux exemples.

-Dans *Le monde* du 9 octobre dernier, est paru un article prenant violemment parti contre le PACS, signé d'un psychanalyste et clairement intitulé: « Et la différence sexuelle ? ». Ce monsieur pousse un cri d'alarme. En traitant d'une manière identique, en inscrivant sous un pacte commun l'homosexualité et l'hétérosexualité, le PACS supprimerait, à en croire ce psychanalyste, la différence sexuelle. Il « rendrait possible l'impossible » (sic). Il avaliserait « juridiquement l'indistinction homme femme ». Il serait un piège « pervers » (un terme qui, sous cette plume, est quasi identique au Satan des inquisiteurs).

Eh bien j'ai l'honneur de déclarer ici à ce monsieur que c'est aussi exactement ce que je fais dans ma pratique, supprimer, ou plutôt réduire éidétiquement la différence sexuelle. Recevant quelqu'un, justement, j'ouvre un espace possible pour son analyse en n'identifiant pas ce quelqu'un, a priori, comme étant un homme ou une femme. Tandis que, pour ce qui sera peut-être ma fonction dans cette analyse, pour que cette fonction puisse s'exercer, je laisse de côté ce que je crois savoir concernant « la différence sexuelle », c'est-à-dire, puisque telle fut une conclusion de Lacan à laquelle je souscrit, le fait que cette différence n'existe pas, en tout cas pas sous la forme d'un « la », d'un quelque chose de sexuel qui donnerait à chacun le « la », voire le « là », ou le « las » du sexuel. Une différence, n'est-ce pas, c'est un rapport. Et sans doute avez-vous entendu dire que Lacan en est venu à soutenir qu'« il n'y a pas de rapport sexuel ».

- L'autre exemple nous montre que ces dérapages qui finissent par faire du psychanalyste un réactionnaire ne sont pas seulement à usage externe, ne sont pas réservés aux journaux grand public. Dans le dernier bulletin reçu d'une dite « Fondation européenne pour la psychanalyse », un groupement composé de lacaniens, on lit un éditorial, signé M. Safouan, un texte que le psychanalyste du *Monde*, (qui ne reculait pas à invoquer la « division du sujet ») pourrait parfaitement avoir signé. Il est souhaitable, écrit Safouan, que la société « [...] œuvre pour permettre à chacun de ses membres, homme ou femme, de réaliser les facultés qu'il a reçu de la nature ». Eh bien non, mille fois non, ce n'est absolument pas souhaitable, en tout cas pas souhaitable par un psychanalyste. Laissons ça aux intégristes de tous bords, qui en effet, s'y emploient.

Là aussi, dans ce texte à usage interne, nous trouvons affirmé l'existence d'une position homme et d'une position femme, qui serait bien circonscrites, définies tant par la nature que par la société, en harmonie suppose-t-on, et qui feraient que chacun pourrait avoir « un désir conforme à son sexe ». Safouan parle en policier, au sens où il n'y a pas si longtemps encore, l'hygiène était appelée de son vrai nom : « police de la santé ». Cet ancien élève de Lacan incarne parfaitement le virage que je signale; il tourne complètement le dos à l'enseignement de son maître, pour lequel la question de chacun était exactement l'inverse : non pas avoir un désir conforme à son sexe, mais avoir un sexe conforme à son désir. Allez donc dire à un transsexuel d'avoir un désir

conforme à son sexe ! Tout ce que vous obtiendrez c'est qu'il vous regarde comme un policier.

Retour à l'érotologie

Le cas de la psychanalyse aux États-Unis est exemplaire. Pour avoir lourdement prêché en faveur de cette harmonie entre nature, société, désir et sexe pour laquelle Safouan prend la plume, la psychanalyse s'y est trouvée délaissée. Et il y eut création d'un nouveau champ d'étude, celui des *gay and lesbian studies* qui certes ne néglige ni Freud ni Lacan, mais qui n'aborde les questions que le désir sexué ne cesse de soulever qu'en écartant de son champ d'étude rien de moins que la folie, que le symptôme. Il y a donc place pour une confrontation avec ce qui se produirait au champ freudien et qui saurait tenir compte des travaux, maintenant nombreux, des *gay and lesbian studies*.

Penser aujourd'hui le sexuel à partir de l'inexistence d'un rapport sexuel est une ascèse (ce en quoi la psychanalyse lacanienne est proche de Foucault et des *gay and lesbian studies*). Par exemple, l'hypothèse de la bisexualité n'est plus recevable. De même, n'est plus recevable un concept a priori de la différence sexuelle. Et pas non plus l'existence a priori d'une problématique « féminine » opposée à une problématique « masculine ».

Situer la psychanalyse comme une érotologie revient donc tout d'abord à l'alléger d'un certain nombre de préjugés devenus intenable. Et, si ce n'est de l'alléger, puisque le courant majoritaire n'est pas là, au moins d'y résister. Foucauldienement, la psychanalyse est aujourd'hui une résistance.